

Proudhon et la médecine (deuxième partie)

Chantal Gaillard
Secrétaire Générale de la Société P.-J. Proudhon

Résumé : Les relations entre Proudhon et la médecine sont plus étroites qu'il n'y paraît à première vue, et elles sont visibles dans sa correspondance, peu étudiée jusqu'à aujourd'hui. En effet, le philosophe a eu pour amis très proches deux médecins, les docteurs Cretin et Maguet, et à partir de 1854, année où il a failli mourir du choléra, jusqu'à sa mort en janvier 1865, il a été très souvent malade. Ses lettres à ses amis médecins abordent non seulement ses problèmes de santé, les médicaments homéopathiques qu'il prend, mais aussi sa conception de la médecine, du médecin et de la relation médecin-malade.

Mots-clés : Art médical, homéopathie, médecin, malade

A partir de 1854, date à laquelle le Choléra a ébranlé durablement sa santé, la place de la médecine augmente dans la correspondance de Proudhon, en particulier dans les lettres à son médecin personnel, Alphonse Cretin, qui est aussi un ami. Ces lettres sont nombreuses, surtout de 1854 à 1858, quand Proudhon et sa famille connaissent des problèmes de santé, et à la fin de la vie du philosophe, surtout en 1864, quand il est de plus en plus malade et pressent l'issue fatale.

Un des thèmes principaux est constitué par les réflexions de Proudhon sur l'art médical : l'efficacité et les limites de la médecine, les rapports entre le médecin et son malade, les qualités que doit avoir un médecin.

Au printemps 1854, Proudhon a une vive controverse orale avec Alphonse Cretin au sujet de l'efficacité de la médecine et du rôle du médecin. Les doutes du philosophe ont ulcéré son ami, au point qu'il le menace de ne plus être son médecin, puisque Proudhon n'a pas confiance en lui. Dans sa lettre du 16 avril 1854, Proudhon rassure Alphonse Cretin et lui présente ses excuses pour les paroles excessives qu'il a prononcées, et il expose avec beaucoup de franchise comment il conçoit les rapports médecin-malade :

[...] Si ma confiance n'est point absolue (jamais médecin n'en obtiendra de moi une pareille), tout au moins est-elle, à votre égard, aussi grande que je puisse l'éprouver pour personne.

Oui, docteur, je vous l'avoue, même alors que j'obéis littéralement à vos prescriptions, je n'ai en vous qu'une fois conditionnelle et provisoire¹.

Proudhon explique ensuite pourquoi il ne fait jamais une confiance totale à un médecin : la science médicale est trop incertaine :

[...] Je crois que le médecin est avant tout un homme de divination [...] Puis donc que vous n'opérez, ne pouvez opérer et n'opérerez jamais que sur des probabilités, j'en conclus, d'abord, que le degré de confiance accordé aux médecins, ou pour mieux dire de foi à la médecine, n'est jamais que proportionnel et relatif, proportionnel aux suggestions de l'instinct du malade, et relatif à la gravité et à la complication de son état².

Proudhon n'hésite pas à affirmer que la nature est plus efficace que la médecine, ce qui est souvent proclamé à l'époque par des médecins comme Trousseau, qui prône l'expectative, même dans des maladies graves comme les pneumonies :

[...] Je tiens qu'en toutes les circonstances de la vie, prise dans sa totalité, [...] le rôle du médecin ou de la médecine ne figure que pour la moindre part, et celui de la nature même [...] pour la plus grande³.

Enfin, Proudhon va jusqu'à dire que le patient est aussi en partie médecin, et il souhaite qu'il le soit de plus en plus à l'avenir :

Et moi, sauf votre respect, docteur, je suis médecin [...] quand je soigne un rhume, un refroidissement, une esquinancie, et mille autres petites affections pour lesquelles nul ne songea jamais à appeler un médecin [...]. Je vais moi-même jusqu'à faire quelquefois des expériences, à mes risques et périls, sur ma personne ; la raison est que je n'aime point, même quand je souffre, agir en bête, et que mon premier médecin, comme disait Tibère, c'est moi [...] et l'une des idées que je caresse, et que je voudrais voir professer à l'Académie, c'est d'apprendre aux hommes à développer en eux la faculté de se guérir eux-mêmes, la sui medicatio, l'autothérapie, si vous me permettez d'ajouter des mots à votre dictionnaire⁴.

Cette attitude est tout à fait caractéristique de Proudhon, très attaché au développement de l'autonomie de l'être humain dans toutes les circonstances de la vie,

¹ Proudhon, P.-J., *Correspondance*, Paris, Librairie internationale Lacroix, 1875, t. 6, p. 23 et 27.

² *Ibid.*, p. 26.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 26-27.

pas seulement dans la vie politique. Proudhon en assume les conséquences parfois négatives :

[...] Je cours le risque de me tuer en croyant me guérir, je l'accorde ; mais il est une chose plus précieuse que la vie même et que je veux développer en moi à tout prix, à tout risque, c'est la disposition de moi-même et le libre gouvernement de mon corps et de mon âme⁵.

Comme on le voit, pour Proudhon, la liberté personnelle n'a pas de prix et pas de limites. Cette attitude entraîne une relation médecin-malade assez particulière :

Le malade disputer le médecin ? – Oui, docteur, ne vous en déplaise ; tout comme le plaideur avec l'avocat et le fidèle avec son évêque. Sans cette condition, je vous le répète pour la seconde fois, vous faites de la médecine vétérinaire ; vous ne faites pas de la médecine d'hommes »⁶.

On constate que Proudhon a les mêmes revendications dans sa vie privée que dans ses livres, car, pour lui, le libre arbitre de l'être humain est sacré. Cela ne plaît guère à son ami Alphonse Cretin, qui est très autoritaire avec ses malades, mais le philosophe lui tient tête : « [...] le médecin n'a pas le droit de refuser ses conseils, alors même que le malade n'est pas disposé à les suivre »⁷. Cette affirmation est complétée dans une lettre suivante :

Quoi donc ; si moi malade je disais au médecin : Expliquez-moi ma maladie, donnez-moi vos indications, et je me charge du reste, est-ce que j'offenserais le médecin ? Et le docteur aurait-il le droit de m'abandonner ? Y a-t-il connexité nécessaire entre le diagnostic, le pronostic et la liberté que je me réserve sur le traitement ?⁸

Comme souvent, Proudhon fait preuve d'une grande franchise. Il proclame tout haut ce que beaucoup de malades font discrètement, c'est-à-dire exercer leur esprit critique à l'égard du traitement prescrit. Cela correspond au fait que le philosophe pense qu'il y a dans chaque être humain un « instinct médical ». Et le rôle du médecin doit être entre autres de le développer :

Le vrai médecin est celui qui, je vous le répète, éclaire mon esprit, aide mon instinct, redresse mon jugement ; au-delà, vous dis-je, vous n'êtes point médecin, vous n'êtes qu'un guérisseur, ou votre malade n'est qu'une bête⁹.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 28.

⁷ *Ibid.*, p. 29.

⁸ *Ibid.*, p. 33.

⁹ *Ibid.*, p. 28.

Ainsi il existe une association entre le médecin et le malade, qui poursuivent tous les deux le même but : la guérison.

À plusieurs reprises dans sa correspondance avec le Docteur Cretin, Proudhon expose les qualités qui sont nécessaires pour être un bon médecin. Il doit d'abord s'intéresser surtout au malade, ce que ne fait pas le médecin belge qui soigne Proudhon durant son exil à Bruxelles :

Excellent homme, instruit, clairvoyant, mais parfois un peu trop parleur, sujet à s'engager dans des conversations sur toutes sortes de sujets et à oublier son malade pour son interlocuteur¹⁰.

102

Proudhon n'hésite pas à attribuer aux médecins un rôle maternel :

Comme la poule couvre ses petits, ainsi je crois que doit faire le médecin des malades. À la moindre antipathie qui se manifeste, éloignez-les l'un de l'autre¹¹.

Le médecin a aussi un rôle psychologique et pédagogique :

C'est pourquoi je prétends que le vrai médecin doit être à moitié moraliste, traiter l'esprit et l'âme de ses malades en même temps que le corps, et conclure comme Jésus-Christ après chaque guérison : Va et ne pêche plus¹².

Proudhon a donc une haute idée du médecin en qui il voit un véritable artiste de la science :

En un mot, le grand médecin ne fait rien, selon moi, que diagnostiquer d'après la science, et médicamenter ensuite ; toujours de la science ! L'immense variété des tempéraments et des circonstances lui faisant apercevoir plusieurs routes pour arriver au but, multipliant dans sa main les moyens de succès, il sait joindre, à l'avantage du malade l'art à la science ; sûr du bien, il aspire au mieux sans rien compromettre ; il ressemble au général qui bat l'ennemi avec précision, élégance, économie d'hommes et d'argent ; c'est plus qu'un conquérant, c'est un virtuose¹³.

Le 16 septembre 1864, quelques mois avant sa mort, Proudhon affirme de nouveau, à la suite de son autre ami médecin le docteur Maguet, que le médecin doit avoir à la fois l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, c'est donc un homme complet :

¹⁰ *Ibid.*, t. 9, p. 256.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*, t. 11, p. 78.

¹³ *Ibid.*, p. 244-245.

Avant tout il faut de la logique [...]. C'est bien aussi votre sentiment, cher ami, qui vous occupez de science, quitte, en face du malade, à faire plus ou moins, en vertu de votre science, acte d'intuition et de divination¹⁴.

Quant à la relation entre le médecin et son patient, elle est marquée par la réciprocité, à l'image de toute relation sociale dans la pensée proudhonnienne : « [...] Si le malade appartient au médecin, le médecin appartient aussi aux malades »¹⁵. En somme, médecin et malade œuvrent tous les deux pour restaurer la santé, réduire la souffrance et prolonger la vie. C'est ensemble qu'ils peuvent faire progresser la science médicale, la participation du malade est indispensable. En effet, le but à atteindre est extrêmement difficile et Proudhon n'a pas d'illusions sur la médecine de son époque :

Je regarde la science médicale, prise dans toutes ses branches, comme une des plus élevées, bien qu'elle conserve toujours, dans la pratique, quelque chose d'essentiellement conjectural ; je crois qu'elle peut rendre des services de plus en plus grands à l'humanité, pour peu que la philosophie la guide, et qu'elle s'affranchisse du matérialisme, qui est son véritable écueil¹⁶.

Si Proudhon refuse de s'en tenir à un strict matérialisme c'est qu'il perçoit un caractère mystérieux dans l'art médical :

Au fond de tout cela, dans la vie comme dans la mort, il reste toujours quelque chose de mystérieux que les hommes de l'art ne s'expliquent pas¹⁷.

Mais qu'y a-t-il donc dans la médecine qui ne soit pas mystère ? qu'est-ce que la fièvre ?... Comment cède-t-elle à l'ingestion d'un peu d'écorce pulvérisée de bois de quina ?... Certainement l'électricité, le magnétisme, toutes les forces occultes de la nature sont ici en jeu [...]. Les corps qu'on emploie ici sous le nom de médicaments ne sont-ils pas de simples véhicules de forces ou vertus diverses, à plus ou moins haute dose et dont l'action purement dynamique, je dirais presque spirituel, échappe au sens ? Suis-je superstitieux, enfin, parce que je conçois un monde de phénomènes au-delà de ceux de la mécanique et de la géométrie ?¹⁸

Dans son dépassement du rationalisme borné de beaucoup de ses contemporains, Proudhon manifeste sa clairvoyance dans l'appréhension de la réalité : il y a autre chose au-delà de ce que la science de son époque peut connaître. Même si, à certains moments,

¹⁴ *Ibid.*, t. 14, p. 56.

¹⁵ *Ibid.*, t. 13, p. 177.

¹⁶ *Ibid.*, t. 6, p. 31.

¹⁷ *Ibid.*, t. 9, p. 256.

¹⁸ *Ibid.*, p. 257.

Proudhon a été admiratif à l'égard des découvertes scientifiques de son temps, il n'a jamais versé dans le scientisme. À la fin de sa vie, surtout à travers l'impuissance de ses amis médecins à le guérir, il a expérimenté dans son corps les limites de la science. C'est pourquoi, conscient de la complexité de l'être humain, il reste sceptique à l'égard de la médecine :

[...] Je ne croyais pas possible, attendu que je ne crois pas aux miracles, de guérir, à l'aide d'un médicament, une maladie engendrée par des causes complexes, persistantes, qui enveloppent le sujet, et font pour ainsi dire partie de son être¹⁹.

Proudhon est fort clairvoyant en ce qui concerne les causes et le rôle des maladies, leur aspect psychologique, ce qui a été beaucoup plus reconnu au XX^e siècle, avec la notion de « maladie psychosomatique ». Il n'est donc pas étonnant que Proudhon ait pris parti pour l'homéopathie dans la polémique qui, dès l'origine, l'a opposée à l'allopathie, représentée par l'Académie de médecine. D'abord, Alphonse Cretin, ami et médecin personnel de Proudhon, était un partisan inconditionnel et presque fanatique de l'homéopathie. Dès que le philosophe émet une critique à l'égard de cette thérapeutique, il se fait tancer sévèrement ! La polémique entre les deux hommes nous est restituée à travers leur correspondance.

Après avoir eu, en avril 1854, un échange oral violent avec Alphonse Cretin, Proudhon précise avec beaucoup de clarté dans sa lettre du 16 avril sa position exacte à l'égard de l'homéopathie :

Je crois à l'homéopathie comme je crois à la phrénologie, au magnétisme animal, aux tables qui tournent, à l'existence d'un fluide électrique, lumineux, vital, etc. C'est-à-dire que je crois que la science humaine a conquis sous le nom d'homéopathie un principe de plus, un ordre, jusque-là inconnu de phénomènes et de vérités. Mais je ne crois pas que ce principe nouveau et encore si peu exploré ruine les autres connus depuis plus longtemps ; je crois que seulement il s'y ajoute, qu'il fait corps avec eux et que tous ensemble forment le système immense, à faces multiples, opposées, contradictoires, de la science universelle. Je crois, pour spécialiser davantage ma pensée, que l'homéopathie n'est qu'une variété de l'art infini de guérir [...]. Ce qui prouve, au reste, que j'ai raison, c'est que vous reconnaissez vous-même que les malades guérissent par tous les traitements [...]. Seulement, vous revendiquez pour l'homéopathie l'avantage d'une plus haute certitude : *Linea recta brevissima*²⁰.

On peut donc dire que Proudhon accorde une confiance relative à l'homéopathie, comme à son ami médecin. Le 7 mai 1854, il est encore plus méfiant :

¹⁹ *Ibid.*, t. 11, p. 78.

²⁰ *Ibid.*, t. 6, p. 24-25.

Je vous sais homéopathe de bonne foi, de trop bonne fois peut-être ; ceci entendu, je dois avouer qu'en fait, dans mon opinion, l'homéopathie se réduit la plupart du temps, à l'expectation²¹.

Proudhon pense que son ami est partial à l'égard de l'homéopathie, et peut-être, pour contrebalancer cela, il minimise le rôle de l'homéopathie, qui ne serait donc pas plus efficace que la nature elle-même (*Natura medicatrix*, selon le précepte ancien). Cependant, dans la même lettre, Proudhon fait une profession de foi en faveur de l'homéopathie :

Je crois en particulier que l'homéopathie, dans son double principe, contient une découverte précieuse et qu'elle est un pas de plus dans l'art de guérir ; je la loue surtout de ce que, par son dynamisme, elle tend plus que tout autre théorie à échapper au matérialisme grossier dont je parle. Mais tout cela ne m'empêche pas de regarder la médication proprement dite comme chose divinatoire, plutôt que démonstrative et méthodique [...]²².

Cet avis est plus nuancé et il donne à l'homéopathie une place particulière, originale, dans l'art médical, car elle va de l'avant, en luttant contre les a priori matérialistes et pseudo-scientifiques qui brident le progrès. Pour Proudhon, l'homéopathie procure une autre perspective pour aborder les maladies, en examinant avec une grande précision tous les symptômes psychologiques et physiques, et pour les soigner, en adoptant un point de vue très différent : *similia similibus curantur* au lieu de *contraria contrariis curantur*.

En 1856, Proudhon s'interroge sur l'efficacité des hautes dilutions et confie ses doutes à son ami :

[...] Comment amener mon intelligence à admettre l'influence d'une dilution dont le dénominateur est l'unité suivie de soixante zéros ? Comment, ensuite, démêler cette cause parmi tant d'autres qui peuvent agir sans que je les distingue davantage. J'admets votre critique qui me plaît ; je rends hommage aux guérisons que vous opérez ; je reconnais qu'il est rationnel d'imiter la nature, qui procède aussi par petites doses. Je suis porté enfin à croire que plus d'un médicament produit sur l'homme sain précisément les symptômes qu'il est appelé à guérir ; mais des soixantièmes, des millièmes, et même des huit-millièmes de dilutions m'épouvantent. Si vous ne voulez pas me permettre de dire que je doute, laissez-moi dire que je me résigne²³.

²¹ *Ibid.*, p. 32.

²² *Ibid.*, p. 31.

²³ *Ibid.*, t. 7, p. 60-61.

En 1862, le docteur Cretin publie *De l'empirisme et du progrès scientifique*, que Proudhon s'empresse de lire. Ce livre est un commentaire des conférences des 18 et 25 mai 1862, faites par le docteur Trousseau à l'École de Médecine, dans le cadre de l'association polytechnique, qui prodigue des cours et des conférences gratuits pour un public profane varié, et souvent populaire. Cette conférence reprend le discours de Trousseau devant la faculté de médecine de Paris à la séance de rentrée de 1842. Ce discours avait déjà provoqué la réplique de plusieurs homéopathes parmi les plus célèbres de l'époque car l'homéopathie y était dénigrée.

Dans cet ouvrage, Alphonse Cretin nous apprend que le docteur Trousseau est un orateur vivant, agréable à écouter et un bon écrivain, mais il le qualifie de « chef d'une école médicale, de l'école romantique ». Ce n'est pas flatteur pour un des médecins les plus célèbres du Second Empire ! En effet, Cretin reproche à Trousseau de ranger l'homéopathie dans le mauvais empirisme, mais aussi de pratiquer une médecine de l'expectation, c'est-à-dire de compter avant tout sur la nature pour guérir le malade, même dans le cas de maladies graves comme la pneumonie. Enfin le docteur Cretin n'admet pas le fait que Trousseau considère la médecine comme un art et un métier, et non comme une science, car elle se trompe souvent, et pour ce grand médecin la science est infaillible. Au contraire, pour l'homéopathe la médecine est une science, mais incomplète et sujette à l'erreur, comme toutes les sciences. Il faut donc aider la nature pour que le malade puisse guérir.

Le docteur Alphonse Cretin souligne les conséquences de ces deux positions divergentes : si la médecine est un art et un métier, le médecin est responsable matériellement et civilement ; au contraire, si c'est une science, elle ne relève que de sa conscience. Alphonse Cretin proclame dans cet ouvrage que :

L'homéopathie est une tentative d'élimination de l'empirisme. Sa tendance est éminemment scientifique. S'élevant plus haut que l'analogie et l'induction, elle affirme un rapport entre l'action physiologique ou pathogénétique du médicament et son action curative, un rapport de similitude²⁴.

Cretin explique ensuite en quoi la méthode expérimentale de l'homéopathie se différencie de l'empirisme :

L'empirisme n'est que la constatation des faits. La méthode expérimentale, au contraire, opérant sur les données de l'empirisme, différencie, classe, ordonne les faits en séries naturelles dont la raison commune est un rapport réel et constant dégagé par l'abstraction. L'abstraction des rapports est ce qui distingue la méthode expérimentale de l'empirisme, cette capacité d'abstraction distingue les hommes des animaux²⁵.

²⁴ Cretin, A., *De l'empirisme et du progrès scientifique*, Paris, 1862, p. 146.

²⁵ *Ibid.*, p. 165.

Il termine son ouvrage par un plaidoyer pour la liberté scientifique, seule capable d'assurer le progrès, donc pour la liberté de la thérapeutique médicale, ce qui correspond pour lui à la liberté de la pratique homéopathique, et la fin de sa condamnation par l'Académie de médecine. L'argumentation du docteur Alphonse Cretin repose sur le fait que l'homéopathie est plus que « l'expectation » de la médecine officielle de son époque, car elle est scientifique et rationnelle, puisque fondée sur les lois élémentaires de la science (par la loi de l'action du médicament). Alphonse Cretin fait donc une profession de foi rationaliste, il se targue de n'accepter que des démonstrations rigoureuses.

Le 24 novembre 1862, Proudhon écrit à son ami pour lui dire l'intérêt qu'il a pris à la lecture de cet ouvrage dont il partage les conclusions :

Votre Monsieur Trousseau m'a fait pitié. Il m'a brouillé irrévocablement, je n'ose dire tout à fait avec l'allopathie [...] mais avec la médecine officielle, routinière, empirique, dénuée de principes, sans doctrine, sans philosophie, d'autant plus violente, et qui se permet de maltraiter les hommes honnêtes qui essaient de se frayer une route plus large et plus sûre²⁶.

Proudhon va encore plus loin que son ami dans la condamnation du docteur Trousseau car, à travers ce qu'en dit son ami homéopathe, il trouve que c'est un médecin dangereux, et, s'il le connaissait, il lui conseillerait de cesser d'exercer la médecine car « toute visite faite par lui à un malade est un acte de charlatanisme »²⁷. Il faut reconnaître que les citations faites par le docteur Cretin du *Traité de thérapeutique* des docteurs Trousseau et Pidoux ne donnent pas confiance dans ce médecin qui compte surtout sur la nature pour la guérison du malade, puisqu'il ne veut pas intervenir dans les maladies bénignes, et comme la médecine est impuissante dans les graves maladies, il préconise de ne rien faire ; cependant, comme il n'a pas le courage de le dire aux malades, il donne quelques potions, des vomitifs, de la digitale, des « antimoniaux ». On comprend qu'après cette lecture, l'opinion de Proudhon sur ce célèbre médecin soit sévère, d'autant plus que ce dernier a osé parler de « folie homéopathique » à propos des grandes dilutions, et qu'il affirme n'avoir eu aucune guérison après avoir donné un médicament homéopathique, conseillé par un homéopathe. Cette attitude sectaire à l'égard de l'homéopathie irrite fortement Alphonse Cretin qui a un caractère entier et qui ne tolère pas la moindre critique de cette discipline médicale, même si elle vient de son ami Proudhon. Celui-ci, comme nous l'avons vu, a une position plus nuancée ; de plus, il a un réflexe de philosophe, celui de replacer l'homéopathie dans sa conception du monde :

Plus que jamais je rêve d'une philosophie de l'homéopathie, et quand je me croirai une heure disponible, que j'y aurai encore réfléchi, je me propose de vous en écrire. Je ne puis pas me contenter de ce qui existe, et j'ai besoin de rallier les faits et les

²⁶ Proudhon, P.-J., *Correspondance, op. cit.*, t.12, p. 243.

²⁷ *Ibid.*, p. 244.

idées élémentaires de votre école aux principes généraux de la nature et de l'esprit²⁸.

Mais Proudhon, pressé par d'autres travaux, n'a pu mener à bien ce projet. Cependant il apparaît, d'après les quelques lignes où il résume sa pensée, que sa position est originale, et qu'il s'éloigne des conceptions de son ami :

Quand cela sera fait, je serai plus à mon aise pour vous expliquer comment j'entends L'ART MÉDICAL, ce qui est tout autre chose, je vous en préviens, que l'art ou métier de Monsieur Trousseau. Dans mon esprit, ce que j'appelle ART, en médecine, de même qu'en politique, loin de se séparer de la science, est au plus haut degré de la science, sa fleur, son couronnement²⁹.

Il est évident que Proudhon a une haute idée de la médecine, en qui il voit donc le dépassement de la science. Cette affirmation est à relier à la conception proudhonnienne du grand médecin, qualifié d'artiste. En effet, la médecine, qui repose sur une base scientifique (encore faible au milieu du XIX^e siècle) nécessite en plus de l'intuition, de la psychologie, pour pouvoir cerner la complexité de l'être humain. À travers la bonne connaissance qu'il a de lui-même, Proudhon a une profonde conscience de cette complexité, il comprend la difficulté à laquelle est confronté le médecin. S'il n'est qu'un scientifique il ne sera qu'un médecin médiocre, car il doit avoir d'autres qualités pour pouvoir accéder à l'art médical (en majuscules dans la lettre de Proudhon).

Quelques semaines avant sa mort, Proudhon reprend le débat qui fait rage parmi les homéopathes de son temps sur les dilutions :

Qui croire maintenant, du docteur X... guérissant les malades les plus désespérés avec des milliardièmes de milligrammes de plomb ou de bovista, ou des Docteurs Curie et Cretin, fidèles aux petites doses, parfois même employant des deuxièmes ou troisièmes dilutions, mais ne condamnant pas les doses massives, n'ayant qu'une foi très conditionnelle aux infiniment petits ?³⁰.

En effet, Proudhon vient de lire l'ouvrage d'un homéopathe partisan inconditionnel des hautes dilutions, qui critique sévèrement les méthodes du docteur Alphonse Cretin, partisan à l'époque des basses dilutions. Proudhon reproche à ce médecin (dont le nom a été supprimé par les amis de Proudhon qui ont préparé l'édition de sa correspondance, car il devait encore être en vie) de ne pas argumenter correctement ses objections, et de ne pas être de bonne foi, en refusant d'accepter les arguments du docteur Cretin qui dérangent sa démonstration. Proudhon a conscience que cette attitude est « préjudiciable à l'homéopathie en général ». Il a tout à fait raison. C'est d'ailleurs pour

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, t. 14, p. 99.

cela que, à la fin du XIX^e siècle, les principaux homéopathes français se sont rapprochés en mettant en sourdine la querelle des dilutions.

En novembre 1864, Proudhon aborde le dernier problème, essentiel en homéopathie, celui de la dynamisation, dont il n'a pas bien compris l'importance :

Suffit-il, pour qu'un médicament soit dynamisé, qu'on l'ait écrasé, trituré, dilué, réduit à quelques milliards de sa quantité première ? Suffit-il de la simple succussion ? En quoi le médicament dynamisé diffère-t-il du non dynamisé ?³¹.

Avouant son ignorance, Proudhon demande à son ami de l'éclairer à ce sujet :

[...] En quoi consiste la dynamisation ? – Sur tout cela, il serait digne de vous et de Monsieur Curie de publier quelque chose. Je ne doute pas que ce que je dis ici parfaitement saugrenu ; mais cela prouve du moins que ce mot ou ce phénomène de dynamisation a besoin qu'on l'explique [...]³².

Ce besoin d'explication rationnelle est caractéristique de la psychologie proudhonnienne : « Ce que je demande, ce sont des faits positifs, appréciables, Monsieur X... ne sait nous faire voir que des miracles »³³. Proudhon accuse donc l'auteur de l'ouvrage de faire preuve d'un goût immodéré du mystère, c'est ce qui oppose ce médecin à ses confrères Eugène Curie et Alphonse Cretin, qui se veulent rationalistes :

A ses yeux vous êtes sacrilège, parce que vous entreprenez de sonder l'insondable, de raisonner l'irrationnel, de dévoiler le mystérieux, de ramener à la science positive ce qui est du domaine de l'hyperphysique, et qui par nature est soustrait à toute loi du nombre, du poids et de la mesure³⁴.

Ainsi, dans cette lettre de la fin de sa vie, Proudhon pose une question essentielle qui divise les homéopathes de son époque : l'homéopathie est-elle rationnelle et doit-elle l'être ? Le philosophe, qui se veut rationaliste, choisit le camp du docteur Cretin, partisan de la rationalité de l'homéopathie, et il condamne fortement ceux qui exaltent le caractère mystérieux de l'homéopathie :

Car je suis des vôtres, cher ami, vous ne l'ignorez pas ; j'aime les choses nettes, plus logicien qu'Aristote lui-même, plus positif que Comte, et tout aussi sensualiste peut-être qu'Épicure. J'abhorre les

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 100.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*, p. 101.

génies de la trempe du malheureux X..., je les regarde comme le fléau de la pensée et la lèpre de la raison³⁵.

Ce débat n'est pas encore éteint de nos jours, mais il s'est déplacé hors de l'homéopathie, celle-ci étant vue comme rationnelle par les homéopathes, tandis qu'elle est condamnée par les allopathes pour son caractère irrationnel, donc non scientifique. En effet, ils n'acceptent ni le fait que nous ne maîtrisons pas encore totalement son mode de fonctionnement, ni les preuves de l'action des hautes dilutions qui ont été fournies à la fin du XX^e siècle.

En fin de compte, en proclamant le caractère rationnel de l'homéopathie, Proudhon et son ami Cretin sont au diapason des homéopathes actuels, pour qui le raisonnement logique est à la base de leur pratique, aussi bien dans l'interrogatoire très précis du patient que dans l'application du principe de similitude.

³⁵ *Ibid.*, p. 102.